Un bon nombre de ces sorciers ont renoncé sincèrement à leurs jongleries et sont devenus de bons chrétiens. Quelques autres ne sont que chrétiens hypocritement, tout en gardant plus ou moins de leurs anciennes pratiques. Çà et là, il en reste qui n'ont jamais voulu se rendre. Ceux-là sont les ennemis jurés du prêtre et de la religion chrétienne, et voudraient persuader aux sauvages que tous leurs malheurs sont causés par la religion des prêtres.

Quand je suis arrivé dans le pays, en 1879, les sorciers étaient encore nombreux. En 1885, j'eus l'occasion de faire le dénombrement des sorciers de la tribu Thomson : il y en avait une quarantaine. A Schoolous, dans la Nicola, il y en avait douze, — comme qui dirait les douze apôtres du diable. — Ils sont tous morts, à l'exception d'un seul, le vieux Nra-tla-han, un type spécial qui croit en savoir plus que nos docteurs de Sorbonne; il prétend que Dieu lui a révélé la connaissance des vertus des herbes et des plantes. Il y a 25 ans, il s'offrit un beau jour à me servir d'interprète. J'en vins à parler du diable, quand il tenta la première femme. Nra-tla-han ne voulut pas l'appeler par son nom.
— Il m'en voudrait, dit-il.

Il existe encore à Coldwater un Tamanoas qui s'appelle Sko-Kwash, qui veut dire Soleil. On l'appelle Docteur Soleil. Les garçons sortis de l'école industrielle s'amusent de lui parce qu'il prétend que l'âme s'éloigne du corps en cas de maladie.

Pour en revenir au docteur Tom, qui avait fait tant de bruit à la Nicola, il a bien essayé également d'influencer la tribu de Schuswap. Mais ces gens, qui ont abandonné toute foi aux sorciers depuis trente ans, voulaient des preuves plus solides de son pouvoir : « S'il ressuscite un mort ... nous verrons. »

Cependant, trois ou quatre malades, des gens qui ne pratiquent pas, se sont rendus auprès de lui à la Nicola, des aveugles incurables. Bien entendu, aveugles ils sont revenus comme ils étaient partis.

Cependant, les sauvages tiennent tant à la vie que, quand ils sont malades, ils s'accrochent facilement à tout ce qui peut leur donner de l'espoir. Ainsi, un pauvre jeune homme avait été victime d'un accident : un tronc d'arbre lui avait blessé les côtes. Il en est résulté une hémorragie très grave, qui l'a mené à la tombe. Le docteur Tom, le jour même de sa sortie de prison, demande à un autre sauvage s'il n'avait pas craché du sang.

— Non, dit-il.

Cependant, dit le docteur Tom, j'ai vu un matin des traces de sang dans ma bouillie à déjeuner, et elles marquaient cette direction.

Alors on lui dit que dans une maison à 500 pas plus loin, un autre jeune homme rendait beaucoup de sang par la bouche.

— C'est ça, dit le docteur Tom.

Et le pauvre malade de se faire transporter à 60 milles, auprès du sorcier, où il resta deux mois. On le disait mourant, après Pâques, lors de ma visite à la Nicola.

Mais serait-il dit que Notre-Dame de Lourdes, qui a sa chapelle et son autel, et sa statue à Nicola même, se laissât vaincre par le docteur Tom ? On pria beaucoup et si bien, que le jeune homme, ayant perdu toute confiance dans le sorcier, s'en retourna à Kamloops, où il eut le bonheur de se confesser avant de mourir. Sa famille fit célébrer 15 messes pour le repos de son âme.



Donc, les sauvages ne sont pas tous des anges, tant s'en faut. On ne peut même pas se rassurer parfaitement sur la fermeté et la persévérance de ceux qui paraissent les meilleurs. C'est bien partout la même histoire de la fragilité humaine. Les jeunes gens surtout laissent à désirer. Rien d'étonnant : ils sont continuellement en contact avec des débauchés, des perdus de mœurs de toutes les nations. Ils ne

vieux Christophe de Quilchena : il avait les jambes paralysées de rhumatismes.

— Marche donc, dit le docteur Tom (c'est le nom du sorcier.)

— Hélas! dit Christophe, si je pouvais!

— Mais je te le dis, reprend le docteur.

En même temps il le met sur ses deux pieds, l'électrise en gesticulant, et lui fait traverser la chambre. Les sauvages de crier au prodige.

Un autre avait une jambe couverte d'ulcères. Tom le saigne et le guérit.

A un autre il « tire une corde de la tête » : c'était la cause de sa cécité. Ensuite il commença à voir.

A l'un « il retirait un hanneton des yeux », à l'autre un cheveu de la gorge, à un troisième une tête d'oiseau sans corps, dont les yeux s'ouvraient et se fermaient.

Ce fut un soulèvement parmi les sauvages. Ils venaient de tous les côtés pour consulter l'homme merveilleux. A tous il persuadait qu'ils allaient mieux. Lorsqu'il vit qu'il avait gagné la confiance générale, il opéra en grand. Nu jusqu'à la ceinture, avec une bande de cuir ou d'étoffe autour du corps; il criait, dansait, sautait et voulait que tous les assistants se missent à battre le tambour sur le plancher avec de petites baguettes.

Les uns disaient qu'il était aidé par le diable. D'autres qu'il hynoptisait le monde.

Bref, le dimanche, 12 janvier, il n'y avait presque personne à l'église excepté la famille Guichon. Cependant, dans l'après-midi, je vis un certain nombre de sauvages qui ignoraient mon arrivée.

En même temps, je reçus une lettre me demandant de retourner à Kamloops pour affaire importante, si je pouvais le faire.

J'en pris prétexte pour laisser les sauvages tranquilles pour le moment, et leur donner le temps de se calmer.

Le Tamanoas avait reçu de bons honoraires. Pour cinq

dollars (25 fr.), il les guérissait un peu, pour dix, davantage, pour quinze ou vingt il les guérissait complètement. On dit qu'il a emporté 700 dollars du pays. Il allait d'un camp à l'autre, précédé par sa renommée. Arrivé à Lytton, il fut arrêté par la police. On le mit en jugement ; il fut condamné à rendre l'argent qu'il avait extorqué aux sauvages. Mais plus de la moitié ne voulurent ou ne surent pas réclamer leur argent et le Tamanoas en profita. Il fut aussi condamné à un mois de prison. On l'amena à Kamloops où je le vis quelques minutes après son arrivée. C'est un homme trapu, plein de confiance en lui-même et s'inquiétant peu du reste. Il connaissait par expérience la vie des prisons. Il demande une paire de pantalons qui était parmi ses effets. L'ayant trouvée, il s'assied dans l'unique fauteuil qui se trouve à sa portée, se met à rompre les coutures autour de la ceinture et en sort douze pièces de 25 fr. en or. Quand on l'arrêta, on ne trouva pas d'argent sur lui, mais la robe de sa femme était toute garnie de billets de banque dans la doublure.

A peine était-il sorti de prison, après son mois de détention, que le frère du chef de la Nicola arriva avec une voiture à deux chevaux pour le ramener au milieu de ses gens. il le garda chez lui jusqu'au mois d'avril, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'enthousiasme des sauvages commença à s'éteindre.

A Pâques, le sorcier était encore à Douglas Lake. Les Indiens n'osérent pas s'approcher des sacrements, de peur de se laisser entraîner par Tamanoas, en cas de maladie d'eux-mêmes, de leurs parents ou de leurs enfants.



Qu'est-ce donc que ces Tamanoas, ou sorciers, qu'on trouve encore dans ce pays ? A leur arrivée, les premiers missionnaires trouvèrent partout les sauvages au pouvoir des sorciers. Le nom Tamanoas, qu'on trouve dans le

jargon Chinook, semble signifier « esprit » et « Tamanoas man » ou sorcier, l'homme des esprits, l'homme qui a rapport avec les esprits. En langue Thomson, on l'appelle Shouh'-nam, qui signifie « voyant » celui qui voit au delà des autres. En Shuswap, on l'appelle Tla-kué-lih', le danseur.

Ils prétendent voir au loin, et on les consulte pour trouver les chevaux perdus, etc... Ils se donnent surtout comme guérisseurs et les sauvages les faisaient venir surtout pour se faire guérir de leurs maladies. Ce serait trop long de décrire tout ce qu'ils faisaient. Un certain nombre d'entre eux avaient peut-être une connaissance des simples, ou de remèdes qui semblent être connus dans tous les pays.

Ces simples, heureusement administrés, leur donnaient lieu de s'affirmer comme hommes extraordinaires, capables d'amener ou de chasser les maladies, ou la mort. Se trouvent-ils en présence d'une personne dangereusement malade ? Ils prétendent que son âme s'est échappée de son corps, se mettent à la conjurer, à la sentir, à la poursuivre ; ils font mine de l'attraper dans leurs mains, et de la ramener dans le corps d'où elle s'était enfuie. Ou bien la maladie est un sortilège jeté par un autre sorcier, ou un génie qui s'est emparé de la personne malade et qu'ils s'efforcent de faire sortir par des conjurations, des chants, des cris, des danses. Ils demandent à tous les assistants de les aider en frappant avec des baguettes sur le plancher, sur les murs, partout où ils peuvent faire du bruit pour faire partir les mauvais génies. Si un seul refuse de frapper, ou de s'unir au chant ou de s'unir d'intention avec eux, c'est assez, disent-ils, pour empêcher l'effet du charme.

Ces Tamanoas se sont faits dès le commencement les adversaires des prêtres et de la religion. « Ne faites pas baptiser vos enfants, ils en mourront. Ne vous convertissez pas, nous ne pourrons plus vous guérir. » Tels sont leurs arguments.

voient de tous les côtés qu'indifférence et mépris de la Religion. Il y a à peine un dixième de la population blanche du pays qui mette les pieds à l'église. Aussi l'indifférence gagne beaucoup de sauvages. Une trentaine manquaient à la confession annuelle. Il est vrai que la plupart ont depuis accompli leur devoir, mais il y en a beaucoup maintenant qui ne se font pas scrupule de s'absenter de l'église les dimanches.

Ils sont passés les temps où l'on pouvait garder les sauvages sous la main des 8 à 10 jours de suite. C'est devenu impossible. Impossible même de les tenir assidus pendant trois à quatre jours. Ils ont maintenant leurs petites fermes, leurs chevaux, leurs vaches, leurs poules, etc., qu'il leur faut soigner. Aussi, il faut essayer de suppléer par la fréquence des visites. Généralement, ils connaissent assez bien leur religion, ils savent plus ou moins bien leur catéchisme. L'important est de les entretenir dans ces connaissances. Cela devient de plus en plus difficile.



La grande source de désordres parmi les sauvages, c'est sans contredit le « whisky » (eau-de-vie).

Il y en a partout un certain nombre qui ne demandent qu'à s'enivrer dès qu'ils peuvent en avoir l'occasion. On dirait qu'ils ne travaillent et ne vivent que pour cela. Du moment qu'ils ont, à la sueur de leur front, gagné quelques dollars, vite, il faut qu'ils les dépensent en whisky. S'ils se contentaient encore d'un verre ou deux, mais non ; il leur en faut des bouteilles : un seul individu avalera d'un trait la moitié d'une bouteille, et finira une bouteille et même deux dans une nuit d'orgie. Alors ils sont de vrais démons ; ce n'est que blasphèmes et langage grossier. Puis ils courent le pays à bride abattue, fusil en main, prêts à s'entre-tuer ou à assassiner le premier venu, jusqu'à ce qu'ils tombent abrutis et cuvent leur boisson dans quelque buisson ou dans quelque coin pour se réveiller

seule ; ne te noie pas avec, reste pour prendre soin des enfants.

— Ah ! ça non, dit Charles, je ne saurais pas me tirer d'affaire ; il vaudrait mieux que je me noie et que je te sauve.

Malgré le froid, il ôte son habit et se jette à l'eau, et saisit la femme par ses vêtements, au moment même où elle allait flotter sous la glace.

— Une autre fois, je ne manquerai pas la messe avant de partir, dit-il après qu'il eut sauvé sa femme.



Ainsi nous avons à lutter contre le mal. Il faut aussi s'efforcer de pousser au bien. Et certes, nous avons de bons éléments parmi nos sauvages. La grande majorité est très fidèle aux prières matin et soir dites en commun, et en psalmodie, à l'église de chaque village, et en famille, quand ils sont éloignés de l'église.

Un grand nombre ont l'habitude de psalmodier une fois par jour les prières pour la communion, faisant ainsi la communion spirituelle. Ils sont généralement fidèles à garder l'abstinence du vendredi, et les jeûnes de l'Eglise, malgré leur pauvreté et la difficulté qu'ils ont à trouver des vivres.

A chaque visite du prêtre, ils sont heureux et empressés à recevoir les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Un bon nombre, surtout parmi les femmes, témoignent une vraie dévotion au Saint Sacrement et un empressement à s'approcher de la sainte Table toutes les fois que l'occasion se présente.

C'est pour encourager ces dispositions, et pour répondre aux désirs du Saint-Père le Pape Pie X, que j'ai essayé de les exciter d'une manière plus spéciale à la communion aussi fréquente qu'ils peuvent le faire. J'ai cru bien faire en commençant d'abord par les jeunes femmes qui ont passé un certain nombre d'années à l'Ecole Industrielle.



COLOMBIE BRITANNIQUE

Rapport sur les missions des Shushwaps (Kamloops)

(Par le R. P. Lejeune, O. M. I.)

Je pourrais, pour expliquer mon long silence, vous donner le détail de mes travaux. C'est tout simplement un district à desservir, avec une population catholique de 1.200 âmes environ, huit églises ou chapelles, et quelques familles éloignées, qu'il faut tout de même aller voir dans le courant de l'année.

Je suis généralement avec les sauvages de Kamloops pour le 6 janvier, fête de l'Epiphanie. Le lendemain, 7 janvier, est le jour fixé pour les mariages. Il y en a presque toujours à célébrer ou à bénir ce jour-là. Oh ! allez, c'est bien simple, il n'y a ni bruit, ni festins. Tous nos sauvages ont leur nom de baptême et c'est généralement par ce nom qu'ils se désignent. Avant la venue du prêtre, ils avaient des noms sauvages, comme : petit loup, canard, lever du soleil, nez cassé, etc., etc... Le 7 janvier 1908, ce fut Ambroise qui épousa Catherine, pas de nom sauvage ; après, Xavier se maria avec Emma. Xavier s'appelle en sauvage Canard. Une autre a épousé le « Chemin », et une troisième, le « Chemin de fer » ; pour finir la série, Cyclone s'est uni à « Flocon de neige ». Cyclone est borgne par-dessus le marché : Un malin dirait donc que le Flocon de neige lui a donné dans l'œil.

Mais revenons au 8 janvier 1908. Je dois faire ma visite à la Nicola : c'est un pays grand comme un diocèse. Pour

m'y rendre, je prends le chemin de fer de Kamloops à Ashcroft, 45 milles, soit 72 kilomètres, au milieu de la nuit, car en hiver, cette fameuse ligne transcontinentale qui s'appelle le Canadian Pacific Railway, ou plus court le C. P. R., ne nous donne qu'un train de voyageurs toutes les 24 heures, et c'est au milieu de la nuit qu'il passe par ici. Je m'arrête un jour à Ashcroft, où j'ai le bonheur de baptiser deux enfants jumeaux d'un de nos avocats. De Kamloops à Ashcroft, la ligne de chemin de fer va de l'est à l'ouest ; de Ashcroft à Spence's Bridge, ou 42 kilomètres, elle va vers le sud ; de Spence's Bridge, il y a maintenant un embranchement sur la Nicola, de 75 kilomètres, dans une direction de l'ouest à l'est, mais virant un peu vers le sud. On compte une station chaque dix milles. Aux deux premières, il n'y a absolument rien que la maison du garde. La ligne du chemin de fer remonte le cours de la rivière Nicola entre deux rangées de montagnes et la vallée ne commence à s'élargir qu'au 35e mille de Spence's Bridge. Cependant, au 30e mille, appelé « Canford » on voit déjà quelques maisons, et une scierie dans le voisinage, qui appartient à des associés catholiques, et promet de devenir, dans un avenir prochain, un petit centre qu'il faudra visiter régulièrement.

Au 40e mille, on se trouve en pleine vallée de Nicola. Du 34e au 38e mille, on a traversé un assez riche plateau de cinq à six kilomètres de long, sur autant de large, limité au sud par la chaîne de montagnes qui se continue depuis Spence's Bridge, tandis qu'au nord s'ouvre la vallée du Mamette. De là le plateau se rétrécit entre deux montagnes, pour s'élargir de nouveau immédiatement jusqu'au 47e mille où s'arrête actuellement le chemin de fer, au pied du lac Nicola, qui donne son nom à la vallée et à tout le pays. Ces deux plateaux successifs recouvrent d'immenses gisements de charbon de terre dont l'exploitation ne fait que de commencer vers le 40e mille où se construit une petite ville appelée « Merrit ». Il y a déjà des

mines ouvertes de chaque côté de la rivière « Coldwater » (eau froide) qui se verse dans la Nicola au 39e mille. La vallée de la Coldwater s'étend du 41e mille vers le sud, en faisant d'immenses sinuosités, et renferme sur toute son étendue de 40 à 50 milles, d'immenses richesses minérales et autres. Il y a des forêts magnifiques, et au fond, le terrain est riche au dernier degré. On parle de deux ou trois compagnies de chemin de fer rivales qui s'apprêtent à exploiter ce pays fertile.

Parti de Spence's Bridge à 8 heures du matin, je descends du train à Nicola à 11 heures. Nicola est un village de 200 âmes. Pour la première fois j'ai la satisfaction d'y trouver des catholiques, principalement un jeune docteur médecin, chez qui je pourrai désormais dire la messe.

Mais là n'est pas le but de mon voyage. Le samedi 11 janvier, un sleigh, ou traîneau à deux chevaux, avec un sauvageon de treize ans pour conducteur, vient me chercher, pour me conduire autour du beau lac Nicola qui a l'apparence d'une-demi lune de 20 kilomètres de long sur 3 de large. Juste au pied de ce lac finit la vallée de la Nicola, les montagnes se resserrent de nouveau, et sur une distance de 10 à 15 kilomètres environ, nous passons sur un chemin accidenté entre le lac et la montagne. Ce n'est que détours, montées et descentes.

Dès le huitième kilomètre les pâturages apparaissent et on voit s'étaler à l'est et au nord-est le beau pays de Quilchena. La prairie se déroule à perte de vue, du côté du nord, le long des vallées et par-dessus les collines jusqu'à Kamloops, soit 80 kilomètres ; à l'est, par Douglas Lake ; au sud, vers Aspen grove, sur un rayon de 60 kilomètres. Quand on arrive en vue de ce panorama qui se déroule autour du lac Nicola, on ne peut s'empêcher de se représenter ce pays comme il sera dans un certain nombre d'années, tout couvert de magnifiques villas. Cependant à l'heure actuelle, le tout est divisé en trois ou

quatre grandes propriétés sur lesquelles on s'est contenté de faire l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes.

A 13 kilomètres se trouve l'Hôtel Quilchena, à peine achevé, et qui attend que le pays d'alentour commence à prendre de l'essor.

Continuant ma route, je rencontre, 8 kilomètres plus loin, une famille originaire de Savoie qui s'est établie ici depuis plus de trente ans et possède une vaste étendue de terrain, à côté de la réserve des sauvages. Cette réserve s'étend sur une des meilleures portions du pays. Il y a là, ou dans les environs, environ cent sauvages tout compris, hommes, femmes et enfants. A dix milles à l'est, en montant les hautes collines, on arrive à Douglas Lake où il y a encore une centaine de sauvages au milieu d'une magnifique réserve. Le lac Nicola est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer et le lac Douglas à 900 mètres.

Mon jeune conducteur me laisse devant la maison de cette famille française, juste à un mille du bord du lac Nicola.

Vous saurez bientôt pourquoi je dus me rendre là au lieu d'aller tout droit chez le chef comme j'avais l'habitude de le faire. D'ailleurs la famille Guichon est une bonne famille catholique où je suis comme chez moi, depuis vingt-six ans que je la visite, ayant baptisé tous les enfants, excepté les deux plus âgés.

Je ne tardai pas à apprendre des nouvelles des sauvages et je vous les transmets afin de vous permettre de juger de la difficulté de notre ministère et de la superstition, de la crédulité et de la faiblesse de nos Indiens.

Le chef était allé à une réunion de chefs sauvages à Squamish, près Vancouver.

Il avait mal aux yeux. Il entendit parler d'un Tamanoas, ou sorcier. Il le fit appeler. Le sorcier le saigna comme il faut sur les tempes; ses yeux s'éclaircirent. Le voilà enthousiasmé. Il l'emmène avec lui. Le Tamanoas faisait des merveilles. Le premier malade qu'il rencontra était le

ensuite dénués de tout. Ils iront alors chercher du travail et gagner de nouveau quelques piastres, pour recommencer, au bout de quelques semaines, une autre orgie.

Il y a bien une loi qui défend, sous des peines sévères, de donner de la liqueur aux sauvages. Mais cette loi est enfreinte presque tous les jours, et les vrais coupables ne sont jamais punis. C'est une vraie moquerie ; il se trouve toujours des misérables qui guettent l'occasion de vendre quelques bouteilles aux sauvages. Quand des sauvages sont trouvés ivres, on les arrête, on les amène devant le juge de paix ; on leur demande qui leur a fourni la boisson. Souvent, ils ne savent pas qui c'est ; mais, le sauraient-ils, généralement ils ne veulent pas le déclarer ; on leur fera même déclarer un innocent. Mais c'est excessivement rare que le vrai coupable soit découvert et condamné. Le sauvage, lui, est doublement puni pour avoir été ivre et pour avoir refusé de déclarer celui qui lui a livré la boisson.

« — Les blancs n'en veulent qu'à notre argent, disait un sauvage. Dès qu'ils savent qu'un sauvage a de l'argent, ils viennent après lui, avec une bouteille, le tenter et lui donnent le whisky pour son argent. Ensuite, quand il est ivre, ils viennent encore, le mettent en prison et lui font payer de l'argent pour avoir bu ce qu'ils lui ont vendu. » C'est malheureusement trop vrai.

Les missionnaires font bien tout ce qu'ils peuvent pour combattre ce fléau. A chaque visite, ceux qui ont bu doivent se mettre à genoux et s'accuser en public, faire une pénitence avant de se confesser. Mais c'est toujours à recommencer.

Il y a pourtant des leçons terribles ; au mois d'août ou de septembre dernier, un jeune homme ivre, à ne plus se reconnaître, tirait un coup de fusil à son cousin-germain. Il courait ensuite après lui, et, l'ayant atteint, il lui écrase la tête avec une grosse pierre. Il expie son meurtre par vingt ans de prison.

Un mois plus tard, un autre jeune homme disparaît à Kamloops, sans qu'on ait pu en trouver trace. Il aurait été tué par un coup de bâton sur la nuque et enlevé par le meurtrier (un métis cette fois, croit-on), qui a si bien su le faire disparaître qu'on n'a pas encore pu trouver de quoi le convaincre devant la justice.

Au mois de novembre, un autre malheureux, pris de boisson, essayait de s'étrangler et de se pendre.

Au mois de décembre, à l'autre bout du pays, un autre sauvage tuait son propre frère et fut le premier à le trouver mourant quelques heures après, sans se rappeler autre chose qu'ils avaient bu tous les deux le soir précédent.

Au mois de janvier, c'est un autre qu'on trouve à moitié gelé dans la neige, par un froid de 40° au-dessous de zéro. Bref, c'est l'histoire des ivrognes dans tout le monde; leurs femmes et leurs enfants meurent de misère : n'importe, ils boiront. Ils ruinent leur santé, ils abîment leur constitution : ils boiront quand même. Ils courent le danger de devenir meurtriers ou victimes, de périr par le fusil ou par la corde : n'importe, ils boivent encore. Ils vendent leur âme au diable; ils se mettent sous son pouvoir, en parjurant leurs promesses; l'enjeu est leur salut éternel, etc... Qu'est-ce que ça fait? ils boivent toujours, jusqu'à ce qu'on les trouve morts dans quelque coin, morts subitement sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Ils ne se soucient plus de leur serment; ils ne se soucient pas davantage de leurs plus graves obligations; ils négligeront tous leurs devoirs, profanation du dimanche, omission de la prière, etc. Ils vivent pis que des païens. Il est vrai que tous n'en sont pas rendus là; mais si le mal vient à se répandre, ce sera la ruine de nos sauvages.

***

En voilà assez sur ce triste sujet. Pour faire digression, l'autre jour, le 2 février, nous avions la bénédiction des

cierges chez les sauvages de Kamloops. Avant la messe, ils viennent à la sacristie acheter des chandelles. Les chandelles de cire coûtent cher par ici : 50 sous la livre. Il y en a à quatre, à six, à douze à la livre. Un sauvage veut en avoir trois, des six à la livre.

— Combien ?

— 25 sous.

— C'est cher.

— Comment, lui dit un autre sauvage qui s'appelle Charles Kellohwa, tu trouves cela cher, trois chandelles pour 25 sous. Et quand tu achètes trois bouteilles de whisky pour trois dollars et 75 sous, tu ne dis pas que c'est trop cher.

Cela a amusé beaucoup le monde qui était présent, surtout que Kellohwa n'est pas un modèle.

Le lendemain, Kellohwa partait en voiture avec sa femme; pardon, ce n'était pas une voiture, mais un traîneau à deux chevaux, dont on se sert généralement dans ce pays quand il y a suffisamment de neige. (Or, cet hiver, il a fait terriblement froid, et les traîneaux étaient à l'ordre du jour). Les rivières sont couvertes d'une épaisse couche de glace : oh ! 50 à 60 centimètres d'épaisseur.

Charles partit de bon matin, bien avant le jour, et, trouvant le chemin sur la glace bien plus court, partit par le plus court chemin pour se rendre à 15 kilomètres, où il devait commencer sa journée à sept heures du matin. Oui, mais il y a des endroits où la glace n'est pas épaisse, soit l'effet des sources chaudes, soit autre chose. Bref, Charles tomba dans un de ces trous. Chevaux et traîneau d'aller au fond de l'eau, et la femme par-dessus la tête des chevaux. Charles se jette de côté sur la glace solide. Il faisait encore nuit noire.

— Où es-tu ? crie-t-il après sa femme.

— Je me noie, dit Catherine.

— Tiens bon, je vais te repêcher.

— Non, non, dis la femme, laisse-moi me noyer toute

J'écrivis pour elles un tout petit cahier d'une quinzaine de petites, toutes petites pages : je leur ai fait lire à chacune ces petites pages d'un bout à l'autre, pour m'assurer qu'elles pouvaient lire et comprendre. Voici quelques-unes des pages de ces petits cahiers :

1.

Ah ! si seulement
vous saviez
combien
le Sacré-Cœur de Jésus
vous aime !

2.

Vos chers enfants,
que vous avez tant aimés,
sont maintenant unis
cœur à cœur
avec Jésus dans le ciel.
Oh ! unissez votre cœur
à leur cœur
pour aimer Jésus
de toutes vos forces.

3.

Désormais, quand vous aurez
quelque chose à souffrir
dans votre vie,
ne serez-vous pas heureuse
de le souffrir de bon cœur
pour l'amour de Jésus,
dont le Sacré-Cœur
vous aime tant
et qui a tant souffert
pour l'amour de vous.

4.

O mon bien-aimé Sauveur,
Je me consacre
à votre Sacré-Cœur.
Je vous donne mon cœur
entièrement,
mon sang, ma vie,
chacun de mes soupirs.
Je veux vous appartenir
avec mes enfants
pour toute l'Eternité.
Ainsi soit-il.

5.

Le Sacré-Cœur
de Jésus,
qui vous aime tant,
veut que vous fassiez
un acte de contrition
parfaite
quand vous aurez eu
le malheur
de l'offenser
par un péché
de propos délibéré.

6.

Le Sacré-Cœur
de Jésus,
qui vous aime tant,
veut
que vous le receviez
dans votre propre cœur
par la sainte communion
aussi souvent
que vous le pourrez.

7.

Le Sacré-Cœur
de Jésus,
qui vous aime tant,
veut

que vous l'appeliez
dans votre propre cœur
en faisant
la communion spirituelle
tous les jours.

8.

Le Sacré-Cœur de Jésus
aime aussi
immensément
vos parents et vos amis.
Voulez-vous essayer
de leur persuader
d'aimer
votre cher Sauveur Jésus
autant que vous voudriez
l'aimer vous-même ?
Du moins
priez pour eux.

9.

Si vous faites tout ce que
vous pouvez
pour amener vos parents
ou vos amis
à aimer le Sacré-Cœur
de Jésus,
votre nom sera écrit
dans ce divin Cœur
et il n'en sera jamais
effacé.

10.

O Jésus,
doux et humble de Cœur,
Rendez mon cœur
semblable à votre Cœur.

En lisant ces petites pages, ces pauvres mères, qui ont presque toutes des enfants au ciel (car les enfants des sauvages meurent presque tous en bas âge), sont bien vite émues.

Les anciens élèves de nos écoles semblaient goûter tout aussi bien ces petites feuilles; au bout de deux mois environ, je les développai à tous les autres, dans l'église d'abord et dans les réunions en dehors de l'église.

Résultat : il y a eu 650 communions à Shuswap, la semaine de Noel, et ailleurs en proportion. Daigne le Sacré-Cœur faire prospérer l'œuvre en allumant un feu qui ne s'éteindra jamais.

J.-M. Lejeune, *O. M. I.*

